



COMPLEXITÉ :

Le ré-enchantement du territoire, **Le territoire dans les sillages de la complexité.**

Les prémisses : Habiter en poète

L'être, singulier ou collectif, qui vit en harmonie avec son territoire dessine les contours d'une géographie poétique. L'être heureux est sans doute celui qui, comme l'enfant, ici et maintenant, s'abandonne à une lecture inventive des formes familières et quotidiennes de son jardin, pour les métamorphoser en un monde nouveau, apprivoisé où tout se transforme sans pourtant jamais se dévoiler entièrement.

L'enchantement de l'espace ne naît-il pas de ce paradoxe qui donne à la proximité des lieux aimés la faculté de nous transporter ailleurs que là où nous avons coutume d'être et nous convie vers un lointain à peine discerné mais qui résonne comme un appel ?

N'est-ce pas ce que nous dit A. de Saint-Exupéry à propos du désert immense - «L'aborder ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine », et G. Bachelard à propos de la maison la plus simple - «Examinée dans les horizons théoriques les plus divers, il semble que la maison devienne la topographie de notre être intime. (...) La maison plus encore que le paysage est un état d'âme. », ou encore W. Benjamin à propos de la ville habituelle - «S'égarer dans une ville comme on s'égaré dans une forêt demande toute une éducation.

Il faut que les noms de rues parlent à celui qui s'égaré le langage des rameaux secs qui craquent, et les petites rues au cœur de la ville doivent pour lui refléter les heures du jour aussi nettement qu'un vallon de montagne. Cet art, je l'ai tardivement appris ; il a exaucé le rêve dont les premières traces furent des labyrinthes sur les buvards de mes cahiers. »

N'est-ce pas ce que nous vivons tous chaque jour ou ce à quoi nous aspirons dans les différents lieux que nous fréquentons ou que nous habitons ?

Confrontés à l'espace connu, dont pourtant tous les traits nous sont familiers, il nous arrive de ressentir une émotion indéfinissable, l'intuition d'une vérité voilée qui reste à découvrir... Cette aspiration inépuisable est la marque de l'okéiosis, c'est à dire la façon primitive, primordiale de s'approprier l'espace et de le préserver de toute forme d'aliénation. K. Lorenz nous dit que le chant du rossignol n'est rien d'autre qu'une forme de signature d'espace, comme du reste l'habit de lumière des poissons de coraux. Habiter est un art, l'art d'apprivoiser l'espace dans sa diversité et sa complexité.

En effet, nous donnons au territoire, aimé et approprié intimement, les apparences d'un «monde ouvert», concept que P. Sloterdijk traduit comme : «La circonstance où des hommes comprennent que quelque chose leur arrive et que ce quelque chose dépasse ce qui les entoure, ce qui est présent, ce qui est exploré. En lui devient manifeste le fait que tout n'est pas manifeste. Dès lors, en lui, la révélation n'arrive jamais à son terme et, en principe, le soupçon du voilé et du non-apparent ne peut jamais être apaisé.

Le monde se révèle comme une entité composite, faite d'évidence et de mystère. »

Or comme nous l'enseigne M. Heidegger, c'est précisément le propre de l'œuvre que d'ouvrir un monde et de le maintenir ouvert. Le poète (l'artiste en général) est celui qui, en érigeant une œuvre, nous dévoile une « réalité » qui nous suggère une nouveauté voilée qui en fait la valeur.

Ainsi quand Van Gogh peint les chaussures d'une paysanne, ce ne sont pas de simples souliers « vides » que nous découvrons sur la toile, mais le monde ouvert de la paysanne que nous reconstruisons : dans l'obscur intimité du creux de la chaussure est inscrite la fatigue des pas du labeur. Dans la rude et solide pesanteur du soulier est affermie la lente et opiniâtre foulée à travers champs, le long des sillons toujours semblables, s'étendant au loin sous la bise.

Le cuir est marqué par la terre grasse et humide. Par dessous les semelles s'étend la solitude du chemin de campagne qui se perd dans le soir. A travers ces chaussures passe l'appel silencieux de la terre, son don tacite du grain mûrissant, son secret refus d'elle-même dans l'aride jachère du champ hivernal. A travers ce produit repasse la muette inquiétude pour la sûreté du pain, la joie silencieuse de survivre à nouveau au besoin, l'angoisse de la naissance imminente, le frémissement sous la mort qui menace.

Telle est l'Aura qui se dégage de la toile du maître, «une singulière trame de temps et d'espace : apparition unique d'un lointain, si proche soit-il».

N'est-ce pas cette Aura que nous respirons quand nous nous immergeons dans un espace qui par le jeu de nos projections affectives devient proche, lointain et unique. Proche au plan existentiel : nous nous y sentons bien ; lointain, car cet espace nous fait voyager dans un monde infini ; unique, car il nous interpelle au plus profond de nous-mêmes, il s'adresse à l'être que nous sommes, dans sa plénitude.

Bien sûr, les « experts » de l'aménagement du territoire ne nous ont jamais habitués à tenir pour légitime cette façon de se poser à l'ouvert du monde. Les «réalités» du territoire qu'ils nous décrivent et dont ils nous expliquent la logique revendiquent une objectivité qui exclut a priori toute construction poétique, tenue pour une manifestation de l'irrationalité ou de l'innocence.

La sagesse des primitifs, leur émerveillement devant la nature, leur usage mesuré de la terre, tiennent à cette façon de déchiffrer le monde, de le composer comme un ensemble de lignes mélodiques, chargées d'intensité, dont ils sont les coauteurs avec les autres habitants de la planète.

Le projet d'habiter en poète n'a rien d'une nostalgie stérile, d'un papillonnement dans l'irréel, d'une fuite dans un rêve sentimental

Les références à l'enfant, au primitif ou au paysan du début du siècle apparaîtront à certains comme des voies d'accès bien désuètes, comme un système d'argumentation bien peu efficace pour convaincre les aménageurs de faire de l'habiter en poète le fer de lance de leurs projets.

En effet, l'enfant, le primitif ou le paysan risquent d'incarner à leurs yeux des modes d'être au monde qu'ils jugeront vite « passés et dépassés ». Mais là encore, je crois qu'il faut être vigilants sur nos modes de représentation du couple espace-temps et nous interroger sur la signification de l'expression «être dans son temps».

Le seul temps qui doit retenir notre attention est celui des projets que nous construisons librement, ici et maintenant, et qui bien entendu peuvent épisser héritages, mémoires et anticipations. Ainsi, ce n'est pas parce que certains modes d'habitation du territoire ont constitué le régime général des représentations de l'espace pour des générations passées que l'on est en droit de qualifier le comportement de ceux qui les maintiennent de passéiste ou de rétrograde.

Le fait de pérenniser certaines représentations de l'espace ne signifie pas mécaniquement la volonté de « revenir » en arrière, dans un environnement qui de toute façon s'est transformé de manière irréversible ; il peut plus simplement traduire le projet bien contemporain de poursuivre un art de vivre, retenu pour sa pertinence économique, sociale, politique ou existentielle.

Aucun usage de l'espace n'est « en soi » dépassé s'il continue de correspondre à un projet vivant et harmonieux pour une communauté. Le fait que les deux derniers siècles aient vu la ville s'imposer au point de prétendre à l'hégémonie ne permet pas d'affirmer que la ruralité est un mode de vie dépassé, condamné par l'histoire. Ce sont seulement les modalités par lesquelles la ruralité est définie qui autorisent ce genre de discours, c'est-à-dire le recours à quelques grands indicateurs statistiques (densités, types d'activités, etc.).

Mais si l'on élargit l'acception de cette notion en lui associant certaines façons d'être au monde - rapports à la nature, conception de la solidarité et de l'entraide, etc.- on pourra se convaincre de sa vitalité, non seulement à travers un grand nombre de pratiques sportives et de loisirs des citadins, mais encore à travers certains conflits d'espace.

Du reste, après n'avoir fondé leurs argumentaires que sur des critères puisant à l'économique et au social, ils sont de plus en plus nombreux ceux qui commencent à accepter d'interpréter la violence des banlieues comme un phénomène complexe qui pose aussi le problème de l'appartenance territoriale, de l'appropriation et de la réinvention du « terroir », avec ses marquages - peintures, parlers, chants, rites.

Il faut lire l'ouvrage d'E. Weber sur la Fin des Terroirs et la thèse de F. Ploux sur la violence dans les campagnes du Quercy au dix-neuvième siècle, pour se convaincre de la résistance des populations à l'uniformisation administrative du territoire, qui, conduite à partir des villes et des bourgs, les privait de ce qui leur apparaissait comme leur légitime souveraineté.

De la même manière, mais à l'autre extrémité de l'échelle sociale, qui nous dit que ce n'est pas la ruralité ou tout du moins le projet de maintenir des liens forts avec la nature, qui, par l'intermédiation de l'Internet, redéploiera les élites sur des espaces préservés, « à l'autre bout du monde », laissant aux autres, les territoires par trop dévoilés et standardisés ?

Je crois qu'il n'est pas hasardeux de postuler qu'un grand nombre de pratiques spatiales, les unes décrites comme des « phénomènes de mode », les autres, comme relevant de « comportements déviants et inciviques », peuvent s'interpréter comme des manifestations d'un vouloir habiter en poète, laissées sans réponse dans un monde qui ne reconnaît pas l'existence et/ou la légitimité de cette volonté de rêver et d'inventer l'espace quotidien.

Je crois qu'une politique du territoire qui tient dans l'ignorance ces appels complexes peut conduire à l'absurde au sens que lui donnait A. Camus dans le Mythe de Sisyphe :

« L'absurde naît de la confrontation de l'appel humain au silence déraisonnable du monde. »

En conclusion, habiter en poète, loin de constituer une survivance primitive ou enfantine, constitue un projet que le modélisateur peut prêter aux acteurs du territoire : chacun d'entre nous a d'autant plus de chances de s'inscrire harmonieusement dans ses territoires d'appartenance s'il peut en respirer l'Aura, c'est à dire inventer, créer des liens à son environnement qui, sur le mode de l'unicité, le placent au cœur d'un monde, proche mais ouvert sur le lointain.

La faculté pour chacun de pouvoir donner du sens aux gestes familiers qui composent la partition de l'expérience quotidienne, ici et maintenant, constitue la plus sûre des garanties de maintenir un espace harmonieux.

On parle beaucoup de développement durable ; et très souvent on associe à cette ambition à une multitude de mesures, de règles et de codes. Je ne prétends pas que ces dernières soient inutiles, mais il me semble que l'attachement à un territoire aimé, est un moteur plus puissant pour nous conduire sur cette voie qu'une politique basée sur l'adoption de nouvelles normes.

Si nous voulons que les acteurs du territoire agissent en êtres soucieux du bien commun, il faut que nous élucidions ensemble les conditions qui permettront à chacun de s'approprier ce bien commun, et de le transformer, dans son intimité, en un jardin privatif.

La société de consommation, qui constitue la forme la plus achevée du capitalisme, repose sur une mystification, à savoir que le développement illimité de la consommation apportera le bonheur des sociétés ; la production en masse de toutes les formes de biens et de services « possibles et imaginables » couvrira la totalité des « besoins naturels » des êtres et les rendra égaux et heureux dans l'abondance. Au nom de cette croyance, toutes les énergies, naturelles -le monde minéral, végétal et animal- et humaines, sont mises en demeure de répondre à cette convocation et d'obéir aux injonctions de son vecteur, le progrès technique.

C'est en ce sens que la société de consommation déterritorialise. Au nom de ce progrès, elle arrache les êtres à tous leurs ancrages -leurs traditions, leurs territoires existentiels, etc.- susceptibles selon elle, de freiner son entreprise de standardisation et de marchandisation, laquelle elle entend l'optimiser.

Elle brise l'unité de l'être, sépare l'homme de culture de l'être de nature, invente le travail, la résidence principale, la résidence secondaire, les déplacements, les loisirs, etc. Toute réalité devient « objet », y compris l'homme, qui par la complicité du découpage disciplinaire des sciences dites « humaines », voit ses projets, ses aspirations réduits à des déterminations économiques, sociales, historiques, géographiques, etc.

Alors que l'habiter en poète, nous fait advenir au monde dans la plénitude de l'être relié ici et maintenant à la diversité qui le compose, la société de consommation nous enjoint de segmenter nos existences en objets qu'il faut impérativement acquérir, comme autant de « causes du bonheur à venir ».

Ce faisant, elle provoque en nous une insatisfaction généralisée dont le corollaire est un régime d'agitation effrénée, dévoreuse d'espaces. Agitation que l'on a bien tort de qualifier avantageusement de nomadisme, quand on sait que les nomades sont d'abord des êtres territorialisés qui se déplacent, en déployant une connaissance immobile et infiniment personnalisée de leur espace, pour essayer d'y pérenniser un art de vivre choisi malgré sa dureté.

En travestissant la quête irraisonnée du profit en une aspiration légitime et universelle au droit au bonheur pour tous et partout, en lui donnant son vecteur privilégié, la consommation, avec ses corollaires implicites – le progrès entendu comme la domination technologique et rationaliste de toutes les composantes naturelles au nom d'un idéal humain posé a priori en dehors de tout projet construit librement -, la modernité nous conduit à une impasse en nous faisant confondre « besoins objectifs » et « projets ».

C'est en ce sens que je parle de standardisation : l'homme idéal nous est présenté comme celui qui saura collectionner les bons standards, se doter des bons objets matériels et immatériels, y compris les plus intimes comme la pensée et le corps, parce qu'ils conduisent au bonheur, un bonheur dont on a évacué le projet.

Dans ces conditions, le bon territoire n'est plus l'espace-projet existentiel, mais celui dont l'organisation spatiale répondra le mieux aux standards évoqués précédemment. Et c'est bien là, le rôle dévolu à l'aménagement « officiel », dont je souhaite maintenant expliciter certains postulats.

En effet, le discours institutionnel sur le territoire, celui qui filtre par exemple des «schémas de développement et d'aménagement» à l'échelle nationale ou européenne, repose sur une démarche analytique qui :

- a) décompose le territoire en surfaces de distribution, construites à l'aide de grands indicateurs statistiques : densités, PIB par habitant, taux d'équipements (en infrastructures de transports, de télécommunications, etc.).
- b) superpose ses surfaces.
- c) dégage de cette lecture croisée des « structures récurrentes », « naturalisées », dont on cherche à rendre compte de la logique, en mobilisant des modèles explicatifs, légitimés par des lois d'engendrement, importées ou dérivées de celles qu'ont établies les mathématiciens et les physiciens sur leurs espaces topologiques et isotopiques.

Ainsi, les « potentialités » du territoire se donnent les apparences de « données », de « faits » saisis « objectivement ». Du coup, ces structures résilientes sont censées représenter les projets ou l'évolution inéluctable des sociétés en marche vers le progrès ; elles deviennent la traduction de « l'intérêt général ».

Elles s'imposent alors comme de véritables « référents », incontournables dans l'établissement de nouvelles politiques ; elles donnent la mesure des « atouts » et des « contraintes » qui « conditionneront » le bon développement des autres régions.

Les conditions d'une habitabilité harmonieuse du territoire sont ainsi « subordonnées » a priori à la compétitivité économique internationale : « L'intégration à l'Europe passe par la notion de réseaux de villes capables d'atteindre conjointement des niveaux de compétences plus efficaces dans la compétitivité internationale ».

Déjà, on se réjouit de voir se dessiner, au sud de la dorsale lotharingienne (autre façon - initiée - de nommer l'axe rhénan), un arc méditerranéen qui semble « aller de soi », puis un arc atlantique qui fermera le triangle ainsi formé ; ces arcs ont alors « vocation » à être reliés par des « colonnes vertébrales », des « tuyaux », qui se connectent en formant des « hubs » (nœuds).

La validation de ce discours repose sur l'adoption a priori de pseudo vérités qui n'explicitent jamais les modalités de leur établissement : le développement d'un territoire se mesure à son niveau de développement économique, la rentabilité et la compétitivité sont liées aux économies d'échelle et de proximité, elles supposent donc de concentrer les activités et les hommes, d'accélérer les flux, etc.

Il est étonnant de voir à quel point, dans ces schémas, l'aire métropolitaine reste idéalisée, en tant que modèle universel et uniformisé, dans un contexte où l'on ne cesse par ailleurs de dénoncer les problèmes environnementaux et sociaux associés aux grandes concentrations urbaines et où l'on plaide pour plus de diversité, plus de décentralisation, plus de gouvernance.

Implicitement, la construction du territoire devient une affaire de calque, à partir de standards inféodés à des logiques économiques et géométriques qui excluent les projets des habitants. Leur a-t-on demandé s'ils souhaitent résider dans des « hubs » ou dans des grandes aires urbaines, caractérisées par de forts PIB par habitant et dotées de grands aéroports ?

Je ne suis pas certain que les acteurs « ordinaires » du territoire retrouvent, dans les alinéas de cette « grammaire structuralo-spatiale », l'expression de leurs géographies intimes.

Et au lieu de continuer à dessiner les territoires de demain «pour» les habitants, les experts du territoire seraient bien avisés se soucier de l'aménager « avec » eux ; en faisant l'effort de comprendre que « L'accommodation de l'homme à l'espace ne va pas de soi. [Qu'un] un vaste champ reste à explorer, celui des affections de toute nature qui troublent les rapports des hommes aux lieux, de la maison, à la région, de la claustration au voyage. »

A défaut de cette prudence élémentaire, ils courent le risque d'aliéner l'espace intime des habitants, en le vidant des valeurs immatérielles dont ils l'investissent, pour ne reproduire que des régions et des zones fonctionnelles, ZAC, ZUP, qui donnent une idée, à grande échelle, dans le cas de ces dernières, de la perversité du banal que l'on peut générer.

N'est-ce pas l'effet de ces contraintes imperceptibles et insupportables que nous pouvons lire dans l'émergence surprenante des violences d'espace qui marquent l'actualité ?

C'est en ce sens, que là aussi, on peut parler de déterritorialisation, quand des universaux se substituent aux façons d'être au monde qui résultent des accommodements personnalisés que les habitants construisent à l'articulation de leurs préoccupations locales dans un environnement global.

Je crois que la complexité peut nous aider, tant sur le plan conceptuel que sur celui de l'action.

Complexité et réinvention des territoires.

La connaissance des territoires ne découle pas forcément des dénombrements des géomètres et des géographes. Et comme le disait Saint-Exupéry, à la veille de son premier long-courrier, l'aridité des cartes ne lui livrait pas les secrets de l'Espagne qu'il allait survoler et où il serait peut-être amené à se poser en cas de panne.

C'est des propos d'un pilote «expérimenté» (Guillaumet) qu'émerge la géographie de l'Espagne qui lui fait défaut : «Il ne me parlait pas ni d'hydrographie, ni de population, ni de cheptel. Il ne me parlait pas de Guadix, mais des trois orangers qui, près de Guadix, bordent un champ : «Méfie-toi d'eux, marque les sur ta carte ».

Et les trois orangers y tenaient désormais plus de place que la sierra Nevada. (...) Nous tirions ainsi de leur oubli, de leur inconcevable éloignement, des détails ignorés de tous les géographes du monde. Et peu à peu, l'Espagne de ma carte devenait, sous la lampe, un pays de contes de fées. Je balisais d'une croix les refuges et les pièges. »

Le territoire n'existe pas « en soi », mais « par soi » et « pour soi » et l'Espagne, qui transparait dans l'exemple cité, n'existe que « par » Guillaumet et « pour » Saint-Exupéry.

L'espace habité ne s'offre à la connaissance qu'à travers l'expérience intuitive et conceptuelle que s'en construisent les sujets habitant et connaissant. Si cette hypothèse phénoménologique dénie au modélisateur la possibilité de définir l'essence propre de cet espace, elle l'autorise en revanche à en proposer une représentation féconde qui tresse, par le jeu des interactions, les regards de ceux qui le vivent par des voies différentes.

Elle implique donc un axiome d'inséparabilité entre le sujet et l'objet, les regards et les conditions de ces regards et fait de l'élaboration de la connaissance un processus actif.

Elle trouve son expression métaphorique dans l'image du chemin qui se construit en marchant. Si elle nie la réalité ontologique du chemin, c'est pour mieux le lier récursivement au marcheur, à sa façon de marcher, à l'environnement de sa marche et à ses intentions.

Comme le fait remarquer G. Bateson, toute expérience est subjective, dans la mesure où c'est le cerveau qui crée les images que nous pensons percevoir : « Dans cette mesure, les objets sont ma création, et l'expérience que j'en ai est subjective ». Aussi, pouvons-nous nous représenter les habitants - en tant qu'êtres singuliers ou collectifs - comme des « systèmes autoorganisés » qui, dans leurs usages (fonctions et transformations), construisent leur rapport au monde en produisant des « configurations » par lesquelles ils captent et traduisent les stimuli de l'environnement.

L'environnement n'est pas un ensemble de « données objectives », mais le fruit d'une construction de notre œil et de notre esprit, qui portent tous deux la marque de cet environnement.

Chacun pourra se rendre compte que les représentations du désert nous montrent toujours des étendues sableuses alors que les cartes, dressées par les géographes et les géologues, les identifient essentiellement comme des regs, c'est-à-dire des étendues caillouteuses.

Les Français possèdent des « atouts objectifs » et de « bonnes raisons » - naturels, géographiques, économiques, géopolitiques, environnementaux - d'être une grande puissance maritime, mais ils « préfèrent » considérer l'océan comme une frontière, une marge du monde habité, destinée à l'aventure - circumnavigation de quelques héros ou défis des enfants qui jouent dans les vagues.

Les lectures du territoire ne sont que des traductions. Elles dépendent donc de nos façons d'imaginer, sélectionner, combiner des images stockées, codées et configurées dans nos mémoires actives. Nous produisons des « patterns » à partir desquelles nous donnons du sens aux « réalités » qui nous « entourent ».

On comprendra dès lors qu'au sein d'un même individu, selon les instants et les lieux de sa vie, ou au sein d'une même société, les regards sur l'espace affichent des différences parfois spectaculaires dans la mesure où les combinaisons qui procèdent et participent de (à) nos expériences du monde offrent une palette infiniment diversifiée.

Sans doute, est-il possible de réduire un peu cette diversité en introduisant la notion de paradigme : « Un paradigme contient, pour tous discours s'effectuant sous son empire, les concepts fondamentaux ou les catégories maîtresses de l'intelligibilité en même temps que le type de relations logiques d'attraction/répulsion (conjonction, disjonction, implication ou autres) entre ces concepts ou catégories ».

Le paradigme est un ensemble d'a priori, d'axiomes, de postulats, de croyances qui restent tapis à l'amont des discours et qui, de ce fait, crée de l'évidence et donne un sentiment de réalité et de vérité.

La pensée mythique, l'esprit du capitalisme, les croyances de la modernité (progrès, raison, séparation nature / culture) sont des paradigmes, des modalités d'assemblage des configurations qui s'épissent sans cesse dans nos mémoires. Celui qui évoque l'âme d'un pays et veut en préserver les chemins creux, mobilise le paradigme mythique ; celui qui postule que ces chemins seraient plus « nets », plus « utilisables » s'ils étaient rectilignes et goudronnés, active une mémoire géométrique du monde.

On comprendra dès lors que de paradigme à paradigme, il y ait incompréhension totale : dans le cas cité en exemple les deux protagonistes pourront évoquer chacun la « beauté » du paysage, ou « l'intérêt général ».

Mais ces mots n'ont aucune signification propre, ils ne sont porteurs d'aucune vérité en dehors de la mémoire d'où ils émergent et qui leur donne leur pertinence.

Les mémoires d'espace sont des langages cohérents, mais dont la logique n'apparaît que si l'on connaît leur mode de construction, donc le système de présupposés qui les fondent. D'où la nécessité de les expliciter. Ce faisant, il ne s'agit pas d'en faire de nouvelles surdéterminations, mais de reconnaître, par cette démarche, qu'il n'y a pas de vérité universelle et qu'il est vain de vouloir absolument créer des territoires homogénéisés, ouverts partout et à tous, sur un même mode.

La véritable marque de l'universalité est d'accepter l'infinie diversité. Le culte de l'égal ne peut que conduire à une uniformité qui, en lissant toutes les différences, interdit de ce fait tout rapprochement. La différence, contrairement au topos, est ce qui rassemble, dans la mesure où elle questionne, stimule la curiosité, invite à la découverte et au rapprochement, rend nécessaire l'échange, le don et le contre-don.

Les êtres territorialisés en leurs différences peuvent offrir l'hospitalité aux voyageurs et partir eux-mêmes en voyage.

Cette posture demande de réviser les missions que nous confions à ceux qui ont en charge la responsabilité de penser l'habitation du territoire. Ils doivent abandonner leurs rôles d'experts, de prescripteurs, forts de leur savoir universitaire ou de leur expérience de terrain, et accepter l'idée, comme le préconise J.-P. Ferrier, que la géographie est œuvre de tous.

Nous devons leur donner un nouveau statut, peut-être celui d'interprètes susceptibles de traduire les différentes mémoires, ou celui de passeurs en quête des détroits qui les relieront. Il leur appartiendra de chercher à créer les conditions d'une élucidation collective des représentations du territoire qui s'entrecroisent, s'épissent de manière contradictoire, antagoniste, mais aussi complémentaire.

A ce statut correspondent de nouvelles modalités pour l'action. En effet, avant de dresser les plans d'une cité idéale, il convient peut-être de faire prendre conscience collectivement aux habitants qu'ils occupent sur un territoire simultanément trois postures et les inviter à les décliner :

- 1 Ils ont un usage projectif du territoire : économique, politique, administratif, affectif. En quoi le territoire est-il source pour eux de profits matériels ou symboliques primordiaux, essentiels ?
- 2 Ce territoire qu'ils aiment et auquel ils sont attachés est toujours plus ou moins aliéné par d'autres usages. Reste à déterminer ces aliénations, ces «mal-être», là encore, réels et symboliques, en cours ou à venir, et d'en mesurer l'intensité et les conséquences à terme.
- 3 Ont-ils conscience de ce que leur usage de l'espace, sous toutes ses formes, constitue une aliénation pour les autres usagers ?

Beaucoup de conflits, d'échecs ou de surprises désagréables en matière d'aménagement tiennent à l'incapacité de se représenter les articulations des regards-projets des uns et des autres. Or pour procéder à cette élucidation, il faut dépasser un certain nombre d'obstacles en envisageant quelques étapes :

- 1 Désigner les acteurs du territoire, j'entends par là non seulement repérer les différentes catégories d'usagers, mais encore déterminer le processus par lequel nous saisissons leur parole. C'est bien là tout l'enjeu de la gouvernance qui n'apportera aucun changement si l'on ne se pose pas la question de la redistribution de la parole.
Qui est autorisé à parler au nom de qui ?

Qui représente ce que l'on nomme toujours par ce raccourci saisissant, l'entreprise ?

Le PDG, le conseil d'administration, la techno-structure, les employés, les syndicats comme le MEDEF, les chambres de commerce, les clubs ?

- 2 Eviter que l'expression des regards et des projets n'empruntent le chemin convenu d'un discours standardisé, impersonnel et politiquement correct.
- 3 Construire avec les matériaux collectés les différentes représentations.
- 4 Confronter les acteurs de chaque sphère d'appartenance aux représentations édifiées à partir de leurs discours, pour voir avec eux (en allant éventuellement sur le terrain) si elles traduisent bien leurs regards et leurs projets.
- 5 Réunir tous les acteurs et les inviter à prendre conscience collectivement de leurs regards et de leurs projets, afin qu'ils réalisent ensemble que leurs positions sont probablement porteuses de concurrences, d'antagonismes mais aussi de complémentarités.
- 6 Envisager les conditions d'un appareillage à bord d'un même bateau ... et ce malgré les clivages et les blessures. Ce dernier point pose la question des dédommagements pour tous ceux qui se sentent lésés. Le chèque qui est la forme d'indemnisation la plus pratiquée a-t-il un sens quand le sentiment de « perte » n'est pas forcément réductible à des considérations financières.

D'où l'enjeu de bien saisir ce que représente le territoire pour ses habitants et de redonner un sens plus constructif à la notion de solidarité. Il serait temps de se convaincre qu'habiter en poète -dans son entreprise ou dans son « pays »- loin de constituer un projet passéiste est un projet réaliste, dont la « rentabilité » peut se mesurer à long terme. Si le bonheur n'a pas de prix, il peut s'avérer être un excellent vecteur d'économies !

Y-a-t-il lieu de conclure ?

S'ils adoptent ces croyances et cette démarche, les géographes, aménageurs, politiques, interprètes de mémoires d'espaces, en quête des grands passages entre les regards-projets, ne manqueront pas de rencontrer cet écueil que soulignait Saint-Exupéry : «Quand les vérités sont évidentes et contradictoires, tu ne peux rien, sinon changer ton langage».

Réinventer l'espace sera donc bien une affaire de poètes !

Michel ROUX

Coresponsable du Programme Européen Modélisation de la Complexité, Lorient, mars 2001.